

Un aperçu des Marrons aux Amériques

Richard Price

College of William and Mary, Virginie, États-Unis

Résumé

Le marronnage était une forme de résistance capitale pour les esclaves, qu'elle fût entreprise par des individus seuls, par des petits groupes, ou dans de grandes rébellions de masse. Partout, des communautés marronnes se dressaient comme des défis héroïques devant l'autorité coloniale, comme preuves vivantes de l'existence d'une conscience esclave, qui refusait d'être limitée par la conception ou la manipulation des Blancs.

Pendant plus de quatre siècles, des communautés fondées par des esclaves auto-libérés se sont répandues aux marges de l'Amérique des plantations du Brésil au sud-est des États-Unis, du Pérou au sud-ouest des États-Unis. Connues en espagnol sous le nom de *Palenques* et en brésilien comme *quilombos* ou *mocambos*, ces nouvelles sociétés étaient d'échelles diverses : minuscules bandes éteintes en moins d'une année ou puissants États comptant des milliers de membres, se perpétuant sur des générations voire des siècles. Cette étude a pour objectif de présenter le marronnage et les Marrons aux Amériques, dans tous les territoires et toutes les langues et permettre de comprendre les raisons pour lesquelles le marron est érigé en héros dans les espaces anciennement colonisés.

Mots-clés : Marronnage, Communauté, Liberté, Résistance, Fugue, Marron

Pendant plus de quatre siècles, des communautés fondées par des esclaves auto-libérés se sont répandues aux marges de l'Amérique des plantations – du Brésil au sud-est des États-Unis, du Pérou au sud-ouest des États-Unis. Connues en espagnol sous le nom de *palenques* et en brésilien comme *quilombos* ou *mocambos*, ces nouvelles sociétés étaient d'échelles diverses : minuscules bandes éteintes en moins d'une année ou puissants États comptant des milliers de membres, se perpétuant sur des générations, voire des siècles. (Le terme français « marron » vient de l'espagnol *cimarrón*, lui-même basé sur une racine taïno [amérindien]). De nos jours, les descendants de ces premiers marrons habitent encore des enclaves semi-autonomes dans de nombreuses parties de l'hémisphère comme le Suriname et la Guyane, la Jamaïque, le Brésil, la Colombie et le Belize. Ils sont farouchement fiers de leurs origines marronnes et, dans certains cas au moins, fidèles aux traditions culturelles uniques développées par leurs ancêtres, depuis les premiers jours de l'histoire afro-américaine.

L'idée de limiter une journée d'étude au « marronnage dans la Caraïbe anglophone et francophone » me paraît trop arbitraire et limite des comparaisons fructueuses. Pour les descendants des Marrons aujourd'hui, les frontières nationales, par exemple entre le Suriname et la Guyane, sont tout à fait perméables. Donc, je préfère parler du marronnage et des Marrons aux Amériques, dans tous les territoires et toutes les langues. C'est un argument que j'ai promulgué depuis 50 ans, depuis la publication en 1973 de mon premier livre, *Maroon Societies: Rebel Slave Communities in the Americas*.

Aux Amériques, la signification et l'attrait du marronnage différaient pour les peuples asservis compte tenu de la diversité de leurs positions sociales, en fonction de leur perception d'eux-mêmes et de leur situation, qui pouvait être influencée par des facteurs aussi divers que leur pays d'origine, le temps qu'ils

avaient passé au Nouveau Monde, leurs tâches en tant qu'esclaves, leurs responsabilités familiales et les traitements particuliers qu'ils avaient subis de la part des contremaîtres ou des maîtres. Cela dépendait aussi de considérations plus générales, telles que la proportion de Noirs par rapport aux Blancs dans la région, le pourcentage de personnes libérées dans la population, la nature des terrains disponibles dans lesquels fonder des communautés et les possibilités de manumission. De nombreux Marrons, notamment des hommes, s'échappèrent pendant leurs premières heures ou leurs premiers jours aux Amériques. Les Africains qui avaient déjà passé quelque temps dans le Nouveau Monde avaient moins tendance à fuir. Mais les esclaves créoles, qui étaient particulièrement bien acculturés et qui avaient mieux appréhendé le fonctionnement de la plantation, sont ceux qui semblent être bien représentés parmi les fugitifs, s'échappant souvent vers des régions urbaines où ils pouvaient passer pour des hommes libres grâce à leurs compétences, leur autonomie et leur capacité à parler la langue coloniale.

Le grand nombre de publicités détaillées en matière d'esclaves fugitifs qui fut placé dans les journaux par les maîtres montre bien le niveau d'inquiétude des planteurs, tout en offrant à l'historien critique un ensemble de sources pour l'étude des profils des Marrons, qui variaient considérablement selon la période historique et le pays. Les Marrons individuels s'échappaient, non seulement vers l'arrière-pays – beaucoup d'esclaves, notamment ceux qui avaient des compétences particulières, prenaient la direction des centres urbains et se fondaient facilement dans la population d'hommes libres – mais aussi vers la mer : certains devinrent Marrons maritimes, traversant des frontières internationales par bateau de pêche ou par d'autres navires. En Haïti, les Marrons jouèrent un rôle clé de catalyseur dans la Révolution haïtienne, entraînant ainsi la création de la première nation des Amériques où tous les citoyens étaient libres.

En général, les planteurs acceptaient la pratique courante du « petit marronnage » : les fugues à répétition ou périodiques ayant pour but la visite d'amants ou d'amis sur des plantations avoisinantes. Mais, au cours de la première décennie de colonisation, dans la plupart des territoires esclavagistes, les punitions les plus brutales (sectionnement des tendons, amputation, castration, suspension par les côtes à un crochet de boucher, rôtissage à petit feu jusqu'à la mort) furent réservées aux Marrons de longue durée, récidivistes et, dans de nombreux cas, ces peines draconiennes furent rapidement inscrites dans la loi.

C'était le marronnage à grande échelle, lorsque des fugitifs individuels se regroupaient pour former des communautés, qui frappait directement aux fondements du système de plantation, en présentant des menaces militaires et économiques qui mettaient les colons au pied du mur. Les communautés marronnes, qu'elles furent cachées aux abords des plantations ou dans les profondeurs de la forêt, faisaient périodiquement des raids dans les plantations pour prendre des armes à feu, des outils et des femmes esclaves, permettant ainsi la réunification dans la liberté de familles fondées dans l'esclavage.

Dans bien des cas, les colons assiégés furent obligés d'engager des poursuites à l'encontre de leurs anciens esclaves, pour retrouver la paix. À titre d'exemple, à Cuba, sur l'île d'Hispaniola, à la Jamaïque et au Suriname (tout comme au Brésil, en Colombie, en Équateur et au Mexique) ils offrirent à contrecœur des traités aux communautés marronnes, leur garantissant la liberté, leur reconnaissant l'intégrité territoriale et en prenant des dispositions pour que leurs besoins économiques furent satisfaits. En contrepartie, les Marrons acceptèrent de mettre fin à leurs attaques contre les plantations et de rendre les

nouveaux fugitifs. Évidemment, de nombreux groupes de Marrons n'atteignirent jamais cette indépendance reconnue, car ils furent anéantis par des confrontations armées et, même lorsque des accords furent proposés, ils étaient souvent rejetés ou rapidement violés. Pourtant, de nouvelles communautés semblaient apparaître aussi vite que les autres étaient détruites, et elles demeuraient, d'un point de vue colonial, la « plaie chronique » et la « gangrène » de beaucoup de sociétés d'esclavagistes, jusqu'à l'Abolition finale.

Pour perdurer, les communautés marronnes devaient être quasi inaccessibles, et les villages furent principalement situés dans des zones éloignées et inhospitalières. Au sud des États-Unis, les marécages isolés étaient un endroit de prédilection, et les Marrons s'intégrèrent souvent à des communautés amérindiennes. À la Jamaïque, certains des groupes marrons les plus connus habitaient une région accidentée et complexe appelée « *Cockpit Country* » (« pays des trous »), où ils manquaient d'eau et de bonnes terres, mais où il y avait beaucoup de gorges et de gouffres calcaires. Et dans les Guyanes, des jungles à première vue impénétrables fournissaient un refuge sûr aux Marrons.

Partout dans l'hémisphère, les Marrons développèrent des compétences extraordinaires de guérilla. À la stupéfaction de leurs ennemis coloniaux, qui essayèrent d'appliquer des tactiques rigides et traditionnelles apprises sur les champs de bataille ouverts européens, ces guerriers extrêmement adaptables et mobiles profitaient au maximum des milieux fermés, frappant et se retirant à toute vitesse, utilisant largement des guets-apens pour prendre leurs adversaires dans des tirs croisés, se battant seulement aux moments et aux endroits choisis par eux-mêmes, dépendant de réseaux fiables d'intelligence parmi des non-

Marrons (esclaves et colons blancs) et communiquant souvent au moyen de tambours et de cors.

Les premiers Marrons de n'importe quelle colonie du Nouveau Monde venaient de diverses sociétés d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique centrale. Au départ donc, ils ne partageaient ni langue ni autre aspect culturel majeur. Leur tâche collective, une fois dans les forêts, montagnes ou marécages, ne consistait en rien de moins qu'à la création de nouvelles communautés et institutions, en s'appuyant sur leurs différents héritages africains, ainsi que sur l'apport de leurs maîtres européens et sur celui de leurs nouveaux voisins amérindiens. Les chercheurs, notamment en anthropologie, qui ont mieux étudié la vie marronne contemporaine, semblent être d'accord sur le fait que ces sociétés donnent une impression étrangement « africaine », mais qu'en même temps, elles paraissent dépourvues de systèmes directement transplantés. Malgré ce caractère général « africain », aucun *système* social, politique, religieux ou esthétique marron ne peut remonter de manière fiable à une provenance ethnique spécifique africaine. Ils révèlent plutôt une composition hybride, forgée dans les premières rencontres d'individus porteurs de diverses cultures africaines, européennes et amérindiennes dans le cadre déchirant et donc dynamique du Nouveau Monde.

Les sociétés marronnes les plus connues de la Caraïbe actuelle sont les Marrons de la Jamaïque et les peuples Saamaka et Ndyuka (parmi d'autres) du Suriname et de la Guyane.

Les Marrons de la Jamaïque, qui vivent toujours au sein de deux groupes principaux basés à Accompong (sur les hauteurs de Montego Bay) et à Moore Town (reculé dans les Blue Mountains), entretiennent de fortes traditions basées sur leur histoire de combattants de la liberté. Alors que le premier groupe fut mené par Cudjoe, le deuxième le fut par la femme guerrière Nanny (dont le

portrait figure actuellement sur le billet jamaïcain de 500 dollars). Deux siècles de recherches, dont une partie entamée par des Marrons eux-mêmes, offrent des points de vue divers sur la façon dont ces hommes et femmes réussirent à créer une culture dynamique au sein des limites d'une île relativement petite.

Les Marrons du Suriname sont actuellement le meilleur exemple documenté de la fondation, par d'anciens esclaves, de nouvelles sociétés et de nouvelles cultures aux Amériques, dans des conditions de dénuement extrême. Cet exemple illustre également comment se sont développées et entretenues des sociétés semi-autonomes qui persistent, florissantes, jusqu'à présent. Grâce aux collaborations récentes et approfondies entre les Marrons Saamaka, Ndyuka et des anthropologues, l'on connaît bien à présent les accomplissements de ces peuples – de leurs origines datant de la fin du XVII^e siècle, des détails de leurs guerres et des accords qu'ils ont signés, à leurs luttes actuelles contre des sociétés multinationales minières et forestières. Aujourd'hui, les Marrons du Suriname — au nombre de 260 000 individus — habitent l'intérieur du pays, dans et aux alentours de la capitale Paramaribo, en Guyane française, en Europe et ailleurs dans le monde. Je dois souligner : tous les Marrons qui vivent en Guyane sont d'origine surinamienne. Aujourd'hui, ces Marrons, Ndyuka, Saamaka, Aluku et Pamaka, représentent trente-six pour cent de la population guyanaise. Et les Marrons représentent aujourd'hui plus d'un quart de la population du Suriname.

Une grande partie des recherches modernes sur les Marrons met l'accent sur l'historiographie et la conscience historique — comment les Marrons eux-mêmes conceptualisèrent et transmirent les connaissances sur leurs premières années de résistance — en privilégiant les voix propres des historiens marrons. Mon livre *Les premiers temps*, publié en anglais en 1983 (et récemment publié en langue Saamaka), présente des récits historiques oraux, faits par des membres

de la communauté Saamaka sur les premières années de leur société, il y a trois cents ans, sur leurs révoltes contre l'esclavage et leurs batailles contre les colons. La suite, *Alabi's World* (1990) complète les récits Saamaka avec des documents d'archives écrits par des missionnaires allemands et des administrateurs néerlandais qui vivaient dans les villages Saamaka, au cours de la période suivant la signature des accords de paix avec les colons, en 1762. Cet ouvrage juxtapose ainsi de façon directe des témoignages complexes, écrits et oraux, sur ces mêmes événements. Le livre *True-Born Maroons* (2008) de Kenneth Bilby juxtapose des documents oraux et d'archives, en portant une attention particulière à la perspective des Marrons eux-mêmes à la Jamaïque, et en mettant à jour un nombre remarquable de pratiques africaines et de premières créolisations dans le Nouveau Monde en matière de langue, de pratiques religieuses et de nombreux autres domaines qui servirent pendant les guerres contre les colons. Une histoire récemment publiée en anglais, par Thoden van Velzen (2022), sur les Marrons Ndyuka (Okanisi), présente des chapitres basés sur des documents oraux et des documents d'archives, créant ainsi un riche tableau historique de la politique et de la vie sociale au sein de cette société marronne du Suriname.

Depuis le début du 21^e siècle, les Marrons prennent le devant de la scène dans leur lutte pour un territoire et pour la souveraineté au sein d'États-nations, en continuant le type de résistance qu'ils montraient pendant la période coloniale. Le Brésil et le Suriname fournissent de beaux exemples. Suite à la promulgation de la nouvelle constitution brésilienne en 1988 (et des réformes ultérieures), les descendants des *quilombos* historiques (qui signifiait « communautés marronnes » à l'origine) avaient, sous certaines conditions, le droit de revendiquer la propriété collective des terres sur lesquelles vivaient leurs ancêtres.

Au cours des batailles juridiques qui s'ensuivirent, la définition de *quilombo* a été élargie pour se référer non seulement aux descendants des Marrons, mais à presque toute communauté noire brésilienne sans terre, rurale ou urbaine, dont les membres pouvaient revendiquer une histoire de résistance au pouvoir de l'État. Actuellement, beaucoup de jeunes anthropologues brésiliens sont formés explicitement pour aider de telles communautés dans leur quête pour devenir propriétaires terriens et jouir de leurs droits. Un certain nombre de communautés ont déjà obtenu des titres de propriété collectifs pour leurs terres.

Dans les années 1990, au Suriname, les Marrons Saamaka, à l'époque quelques 80 000 personnes, ont découvert que les terres habitées par leurs ancêtres depuis la fin du XVII^e siècle avaient été envahies par des bûcherons chinois et par des sociétés multinationales, de mines et d'extraction, qui avaient reçu des permis d'exploitation du gouvernement national.

La constitution postcoloniale du Suriname accorde la propriété de la forêt, qui est habitée par certains peuples amérindiens et par six communautés marronnes, à l'État, qui, à cette époque, avait commencé à distribuer des concessions minières et forestières à des multinationales étrangères. En s'organisant et en se procurant une aide juridique, le peuple Saamaka a mené une bataille juridique de dix ans contre la République du Suriname. Cette lutte s'est terminée par un jugement historique, rendu en 2007 par la Cour interaméricaine des droits de l'homme (le procès du *Peuple Saramaka v État du Suriname*), obligeant la nation à modifier ses lois et à accorder au peuple Saamaka un titre de propriété collectif pour leur territoire traditionnel, ainsi que la souveraineté allant avec – un jugement qui fait jurisprudence pour tous les peuples indigènes et les Marrons, partout aux Amériques. J'ai servi de conseiller et de témoin expert

pour les Saamaka au cours de cette affaire, fournissant un exemple d'activisme en anthropologie. Ensuite, j'ai écrit un livre sur la lutte des Saamaka pour leur souveraineté : *Peuple Saramaka contre l'État du Suriname : Combat pour la forêt et les droits de l'homme* (2012).

Il est triste de devoir rapporter qu'au moment où j'écris, en 2022, le gouvernement du Suriname continue à agir comme si le jugement de la cour n'avait jamais eu lieu, et son refus de se conformer à la décision du tribunal fait que, de plus en plus, le jugement de 2007 a l'air d'une victoire à la Pyrrhus. Les droits des Saamakas, ainsi que des autres Marrons et peuples autochtones du Suriname, restent aujourd'hui profondément menacés, malgré les efforts continus des Saamakas, de leurs avocats et de la Commission interaméricaine des droits de l'homme pour persuader le gouvernement de se conformer aux ordres de la cour.

Aujourd'hui, les relations entre les communautés Marrons et les États-nations dans lesquels ils vivent varient considérablement. Dans une grande partie du Brésil, ou même à la Jamaïque, des communautés restent fières de leur héritage marron, mais, pour un étranger, elles semblent peu différentes de la population rurale non-Marron qui les entoure. En revanche, le long des fleuves du Suriname, les Marrons continuent de vivre dans des villages que les étrangers comparent souvent à l'Afrique précoloniale, où la langue, les vêtements, la parenté, les moyens de transport et les lois sont des créations marronnes uniques, qui différencient instantanément cette population du reste du pays. La tension entre l'identité marronne et l'identité nationale est devenue aiguë pour beaucoup de jeunes qui sont passés de territoires traditionnels à des villes, ou même à des pays étrangers. Pourtant, dans certaines régions, telles que les villages Saamaka

situés le long du fleuve Suriname, la culture et l'identité des Marrons restent vraiment vibrantes.

Les Marrons et leurs sociétés continuent d'occuper une place toute particulière dans l'étude de la diaspora africaine aux Amériques. Le marronnage était une forme de résistance capitale pour les esclaves, qu'elle fût entreprise par des individus seuls, par des petits groupes, ou dans de grandes rébellions de masse. Partout, des communautés marronnes se dressaient comme des défis héroïques devant l'autorité coloniale, comme preuves vivantes de l'existence d'une conscience esclave, qui refusait d'être limitée par la conception ou la manipulation des Blancs. Ce n'est pas par hasard que partout dans la Caraïbe, le Marron historique, qui s'est souvent transformé en héros mythique, plus grand que nature, est actuellement devenu une pierre de touche identitaire pour les écrivains, les artistes, les intellectuels et les hommes politiques de la région – le symbole par excellence de la résistance à l'oppression et du combat pour la liberté.

Bibliographie

Arrom, José Juan, « Cimmarón : Apuntes sobre sus primeras documentaciones y su probable origen », dans José Juan Arrom et Manuel A García Arévalo (dir.), *Cimmarón*, Santo Domingo, Fundación García Arévalo, 1986, pp. 13-30.

Besson, Jean, *Transformations of Freedom in the Land of the Maroons: Creolization in the Cockpits of Jamaica*, Kingston/Miami, Ian Randle Publishers, 2016.

Bilby, Kenneth M, *True-Born Maroons*, Gainesville, University Press of Florida, 2005.

_____, Swearing by the Past, Swearing to the Future: Sacred Oaths, Alliances, and Treaties among the Guianese and Jamaican Maroons', *Ethnohistory*, vol. 4, n°44, 1997, pp. 655–689.

Boyer, Véronique, « Qu'est le quilombo aujourd'hui devenu ? De la catégorie coloniale au concept anthropologique », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 96, n°2, 2010.

Debbasch, Yvan, « Le marronnage : essai sur la désertion de l'esclave antillais », *L'Année Sociologique*, n°3, 1961, pp. 1-112.

Diouf, Sylviane A., *Slavery's Exiles : The Story of the American Maroons*, New York, NYU Press, 2013.

Richard Price, *Maroon Societies: Rebel Slave Communities in the Americas*, New York, Doubleday/Anchor, 1973.

_____, *Voyages avec Tooy : Histoire, mémoire, imaginaire des Amériques noires*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2010.

_____, "Maroons in Guyane: Getting the Numbers Right", *New West Indian Guide*, n°92, 2018.

_____, *Les premiers temps : la conception de l'histoire des Marrons saramaka*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2013.

_____, *Fesiten*, La Roque d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2013.

_____, *Alabi's World*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1990.

_____, "Scrapping Maroon History: Brazil's Promise, Suriname's Shame", *New West Indian Guide*, n° 72, 1998.

_____, *Peuple Saramaka contre État du Suriname : combat pour la forêt et les droits de l'homme*, Paris, Karthala, 2012.

Price, Richard & Price, Sally, *Les Marrons*, Châteauneuf-le-Rouge, Vents d'ailleurs, 2003. (2^e édition, 2022, Matoury, Guyane: Ibis Rouge)

_____, *Saamaka Dreaming*, Durham NC, Duke University Press, 2017.

Thoden van Velzen, H.U.E., *Prophets of Doom: A History of the Okanisi Maroons*, Leiden, Brill, 2022.